



Council of Canadian Academies
Conseil des académies canadiennes

L'autorité intellectuelle : changement de paradigme

Peter Nicholson

Janvier 2007

Les opinions exprimées dans ce document sont celles de l'auteur et ne représentent pas nécessairement celles du Conseil des gouverneurs du Conseil des académies canadiennes

Pour plus d'information, veuillez communiquer avec le Conseil des académies canadiennes.

Téléphone : +1-613-567-5000

info@sciencepourlepublic.ca

© 2007, Conseil des académies canadiennes

Le Conseil des académies canadiennes est une organisation sans but lucratif enregistrée sous la Loi sur les corporations canadiennes. Le mandat du Conseil est :

- i. d'offrir une source d'évaluations crédibles, indépendantes et spécialisées de la science sous-tendant des enjeux urgents et des questions d'intérêt public ; et
- ii. de fournir une représentation canadienne des sciences qui soit unifiée et reconnue notamment dans le forum des académies sur la scène internationale.

Le Conseil englobe le large éventail du savoir, notamment les sciences de la vie, les sciences sociales, les sciences de la santé, le génie et les lettres.

L'objectif principal du Conseil est de procurer au Canada un moyen indépendant, digne de foi et, par conséquent, crédible visant à donner confiance à la population que les décisions sur les politiques et la réglementation sont prises sur la base de connaissances et de preuves scientifiques reconnues généralement. Le Conseil sera aussi un point central pour traiter d'évaluation scientifique et d'autres questions avec d'autres académies dans le monde.



Council of Canadian Academies
Conseil des académies canadiennes



L'autorité intellectuelle : changement de paradigme

Peter J. Nicholson, Président, Conseil des académies canadiennes

Conférence prononcée au *Chronicle Technology Forum*, Las Vegas, 16 novembre 2006

Introduction

Mon allocution s'intitule « L'Autorité intellectuelle : changement de paradigme ». Ce sujet est manifestement pertinent pour ceux d'entre nous qui sont du monde universitaire ou, comme moi, quasi universitaire, étant donné que notre autorité (telle qu'elle soit) est une autorité intellectuelle.

Je démontrerai que ce qui est considéré comme l'*autorité intellectuelle* aujourd'hui, soit qui et quoi croire, est en période de changement fondamental. Je vais réfléchir sur les causes et tirer quelques conséquences pour le travail intellectuel à l'avenir.

En bref, ma thèse est la suivante. De nos jours, les gens sont moins enclins à se plier aux avis des spécialistes. Mais en même temps, ils sont submergés par des informations ; tellement, qu'il est nécessaire d'analyser et de résumer ce trop-plein. On est confronté à un dilemme. À qui faire confiance ? De plus en plus, la réponse est à *soi-même, bien sûr*, car nous sommes habilités par le Web qui est rapidement devenu un média *social*. Pour être plus précis, c'est un média qui permet aujourd'hui une *collaboration largement distribuée* à l'échelle mondiale qui, c'est à souhaiter, nous aidera à mieux comprendre.

Mon but aujourd'hui est de vous présenter une perspective de ce qui m'apparaît comme les changements les plus profonds et les plus omniprésents qui modifient presque toutes les formes d'autorité intellectuelle.

Je dois vous avouer, dès le début, que je ne suis pas très à l'aise avec l'avenir que je prévois. Après tout, je suis un membre en règle de la « vieille garde » et je n'appartiendrai jamais vraiment à la nouvelle. Mais je suis aussi optimiste et réaliste. Le monde a changé beaucoup plus vite que d'habitude et nous devons faire de même.

Le déclin de la déférence

Pour commencer, je voudrais faire quelques observations sur l'attitude contemporaine vis-à-vis de l'autorité hiérarchique en général, dont l'autorité intellectuelle n'est qu'un élément.

Le nouveau Conseil des académies canadiennes, inspiré du *National Research Council* des États-Unis, supervise des études spécialisées de la science sous-tendant des enjeux importants d'intérêt public.¹ Mon rôle est donc celui d'un représentant de l'autorité intellectuelle. Je suppose que je suis traditionaliste puisque je continue de croire que l'autorité intellectuelle devrait être très liée à l'expertise conventionnelle telle qu'on la connaît. Et elle devrait découler du bon vieux processus éprouvé, mais pas infaillible, de l'évaluation par les pairs et d'autres formes de recherche de consensus par l'élite.

De plus, je suis très à l'aise avec des hiérarchies fondées sur le mérite. Et je suis tout à fait prêt à m'incliner devant des organismes bien établis de la société d'aujourd'hui, car, tout bien considéré, je crois



que leur puissance est suffisamment limitée par les structures juridiques, économiques et politiques de la démocratie moderne.

Mais je crois aussi que les valeurs qui ont formé ma vision du monde sont en train d'être éclipsées par un nouveau paradigme. Ce nouveau cadre est façonné par la technologie (surtout les technologies de l'information et des communications), par la mondialisation et par la prospérité post-industrielle. Ces facteurs ont produit une culture qui célèbre l'*individu* et lui confère plus de pouvoir que jamais auparavant.

Un symptôme important de ce glissement constant est le déclin de la déférence à presque toutes les formes traditionnelles d'autorité : église, professeur, médecin de famille, gens d'affaires, chefs syndicaux, politiciens et, non les moindres, intellectuels. En bref, les gens de la rue sont généralement méfiants et sceptiques face aux autorités traditionnelles.

Quoique cela soit déjà largement reconnu, les causes fondamentales du déclin de la déférence ne sont pas couramment comprises en termes sociologiques. Les explications citent typiquement le dégoût du public provoqué par des situations *particulières* ; par exemple, les scandales de l'Église catholique, d'entreprises comme Enron, ou du monde politique où les exemples sont légion (l'insuccès de la recherche d'armes de destruction massive en Iraq ou le manque à prévenir le public britannique de la maladie de la vache folle). À vous de choisir.

Le point central est le suivant. Le déclin de la confiance, et donc de la déférence, face aux sources traditionnelles d'autorité est une caractéristique presque universelle des sociétés évoluées. Il transcende toutes les instances spécifiques et locales. Et ce n'est pas d'hier. Cela fait au moins 50 ans que diminue la déférence à l'autorité hiérarchique. Il est donc manifeste que nous assistons à un changement socioculturel dont les causes profondes sont dans la nature même des sociétés économiquement évoluées. Mais notre compréhension de cette profonde transformation demeure assez superficielle et principalement limitée à la description des symptômes.

Quelles sont les causes profondes ? La meilleure explication que j'ai lue se trouve dans un ensemble de travaux universitaires dirigés par Ronald Inglehart à l'Université du Michigan et Neil Nevitte à l'Université de Toronto. Leurs travaux, basés sur plus de 20 ans de résultats de sondages d'opinion dans plusieurs pays – le *World Values Survey* – prouvent de façon convaincante que « les nouveaux citoyens sont moins aptes que leurs prédécesseurs à accepter quelque forme d'autoritarisme que ce soit. . . . Les citoyens de nouvelle trempe sont plus attirés par les formations qui partent de la base. »²

Ainsi, les sociétés qui étaient autrefois fondées sur la déférence à l'autorité, sur la loyauté à la collectivité et sur la lutte pour les besoins matériels vitaux ont laissé la place à des sociétés où la prospérité a causé un changement générationnel à la faveur des valeurs soi-disant « postmatérialistes » d'estime de soi, de qualité de vie et de quête d'épanouissement personnel.

Lorsque ces objectifs sont mariés aux outils structurantes de l'éducation universelle, à la culture politique axée sur les droits, et au moteur de recherche Google, il ne faut pas s'étonner que de plus en plus de gens aujourd'hui considèrent avec scepticisme ou même hostilité l'autorité d'expertise *ex cathedra*.

Paradoxalement, on recherche et on cite les opinions d'experts plus que jamais. Cependant, ce sont des individus qui, de plus en plus, jaugent les opinions de diverses autorités et arrivent à leur *propre* conclusion. Voyez ce qu'en pensent les médecins dont les patients surfent le web.



Le rôle des médias

J'aimerais ouvrir ici une parenthèse importante au sujet du rôle que jouent les médias dans le développement chez le public d'attitudes plus générales face à l'autorité intellectuelle. L'éthique prédominante dans le journalisme veut qu'au nom de « l'équité », on présente tous les points de vue sur un enjeu, bien souvent sans égard à l'importance relative de l'autorité des diverses sources citées. L'objectif est tout simplement de citer un point de vue et son contraire, en insistant surtout sur le sensationnalisme, les bourdes officielles et les conflits ; c'est-à-dire, ce qui attire des dollars pour la publicité et l'attention même passagère du public dans le milieu de l'information super saturé.

L'effet net est de créer, dans l'esprit du public, l'impression que les experts ne s'entendent jamais, diluant ainsi l'autorité de l'expertise. Considérons, par exemple, la façon dont la science médicale est rapportée. Les conseils que l'on trouve dans les médias de masse sur les moyens de rester en bonne santé ne cessent de se contredire, alors que les articles complets dans les revues scientifiques présentent des constatations provisoires, des mises en garde statistiques, et ainsi de suite. En réalité, les progrès sont laborieux et provisoires et les percées sont rares. Mais cette réalité ne sert pas à vendre des journaux. Essentiellement, le traitement superficiel des questions scientifiques et techniques par les médias renforce le scepticisme prédominant quant à la cohérence et la fiabilité de l'autorité des experts.

Le dilemme de l'ère de l'information

Fermons la parenthèse. Nous constatons que pendant que l'autorité de l'expertise est défiée, le volume d'information et les avantages économiques du savoir sont en ébullition. La technologie de l'information elle-même, dont la capacité depuis quarante ans poursuit son évolution exponentielle, est clairement une des clés causales. Et il y a aussi l'expansion mondiale du développement du savoir, nourrie de plus en plus par l'entrée de la Chine, de l'Inde et d'autres géants dans les réseaux économiques et de recherche des pays industrialisés. Ces sociétés y intègrent des dizaines, et bientôt des centaines, de millions de travailleurs du savoir. Ils contribueront non seulement un raffinement nouveau et de nouvelles motivations, mais aussi des points de vues intellectuels et culturels très différents de ceux de l'Occident. Nous pouvons donc nous attendre à un essor d'innovation sans précédent et à une nouvelle incitation à la surabondance de l'information quand l'Occident rencontrera le reste du monde enfin à égalité.

Nous nous retrouvons alors face à un dilemme.

D'une part, le monde entier cherche à contrôler cette explosion de l'information qui, loin de diminuer, ne cesse de s'amplifier. À nous de transformer ce torrent de données en informations utiles et en savoir pour alimenter le progrès économique et la satisfaction humaine.

D'autre part, les agents sur qui nous nous sommes toujours fiés pour filtrer et gérer l'information et pour disséminer le savoir officiel (p.ex. les universités de recherche, les médias sérieux, les spécialistes hautement qualifiés de toutes disciplines), ces agents ne sont plus considérés comme les intermédiaires de confiance d'autrefois. Même sans cela, il est de plus en plus évident que ces ressources expertes ne sont pas à la hauteur de la tâche de gérer la surabondance d'information. Vous n'avez qu'à demander aux rédacteurs de revues, aux références ou aux chercheurs dans n'importe quelle discipline en état de flux, s'ils réussissent à se tenir à jour. Posez-vous la question vous-même.



Une partie de la réaction, bien sûr, a été de déployer la même technologie informatique qui facilite l'explosion de l'information en premier lieu. Vous, présents dans la salle aujourd'hui, formez l'avant-garde de ce mouvement. En d'autres termes, l'offensive est aussi la défense. C'est pourquoi la valeur totale en Bourse de Google inc. s'élève aujourd'hui à plus de 150 milliards de dollars, soit plusieurs fois la valeur combinée de Ford et GM. C'est aussi pourquoi nous avons le verbe « googler ».

Mais même sans Google et ses semblables, la quantité phénoménale d'information, ses origines du monde entier et surtout l'information dynamique en temps réel dépassent tout simplement nos institutions centralisées traditionnellement chargées du filtrage de la gestion de l'information, soit les bibliothèques de recherche, éditeurs de livres et de revues, ou même les journaux et autres médias de masse.

L'*infosphère*, si vous me permettez ce terme, a donc besoin de nouveaux mécanismes décentralisés d'autoréglementation et d'auto-organisation comme ceux d'une économie complexe qui, Adam Smith le disait il y a plus de deux siècles, a besoin d'une main invisible pour la guider.

La production par les pairs

Je crois que les grandes lignes d'un tel mécanisme émergent déjà dans le développement multifacette de ce que le cyberprophète Mitch Kapor a appelé la « *collaboration largement distribuée* », ou ce que Yochai Benkler, professeur de droit à Yale, a nommé la « production par les pairs » dans son merveilleux nouveau livre intitulé *The Wealth of Networks (La richesse des réseaux)*.³ Le meilleur exemple est probablement Wikipédia, l'encyclopédie dont les contributions viennent des usagers, qui en moins de six ans, est devenue un des sites les plus visités du web.

De fait, il se passe quelque chose de bien plus profond. Le web s'est déjà transformé en un média social appelé Web 2.0, un lieu de rencontre multivoque très différent des relations univoques de la radio, de la télévision, des livres et des journaux. Les médias sont *intrinsèquement* hiérarchiques : une personne communique quelque chose à un auditoire nombreux. Par contre, le web social, comme le monde nouveau de Thomas Friedman, est *plat*. Il correspond à l'éthos d'aujourd'hui. Songez à quelques-unes de ces manifestations :

- 25 millions de blogues, sans compter les nouveaux qui apparaissent tous les jours
- Les portails d'auto-expression comme *My Space*, *Facebook* et *You Tube* qui grossissent prodigieusement créant un nouveau phénomène culturel bien nommé « me media »
- D'énormes jeux multijoueurs comme *Ever Quest* et *Second Life* où les participants créent eux-mêmes le milieu dynamique
- Le système d'exploitation Linux, porte-étendard du mouvement des logiciels libres entretenus par un réseau mondial de bénévoles
- eBay : le modèle multivoque mis en œuvre sous la forme d'un marché numérique à succès phénoménal
- Amazon, et d'autres innombrables sites de « filtrage collaboratif » qui mesurent la satisfaction des usagers et publient les données
- Et Google, bien sûr, qui exploite indirectement la collaboration largement partagée par le biais de sa technologie de classification des pages pour grouper le comportement de millions d'usagers dans un index de pertinence.

De nouveaux exemples de ce phénomène se manifestent tous les jours.



En résumé — et c'est mon message clé —, à travers ces exemples, nous assistons à la *convergence* et le *renforcement réciproque* de deux mouvements très importants du dernier demi-siècle : le culturel et le technologique. Ce sont d'abord la montée en puissance de l'individu ordinaire, ensuite, la technologie habilitante de l'ordinateur personnel qui est aujourd'hui considérablement amplifiée par le réseautage mondial. Ensemble, ils ont créé ce qui est essentiellement un « cybersystème nerveux » pour l'ensemble de la planète ; une analogie du système nerveux humain où les êtres humains représentent les neurones et l'internet le réseau de connexions synaptique.

On a beaucoup parlé des effets révolutionnaires du web, mais on a peu considéré le déclin généralisé de la déférence à l'autorité. Il s'agit d'une tendance bien plus ancienne que l'émergence du cyberespace. C'est la convergence des deux qui multiplie les retombées de chacune. Nous assistons à un développement historique qui ne sera pas renversé. Pour nous, passé un certain âge, mais encore aspirant à une pleine participation, le défi est de savoir comment le faire de manière constructive.

Exploiter la sagesse des foules

J'aimerais maintenant porter un regard plus attentif sur un exemple important de « production par les pairs », soit le mouvement de l'encyclopédie en ligne, car elle illustre le mieux comment la fusion du web et le déclin de la déférence à l'expertise traditionnelle transforme de façon radicale la nature de l'autorité intellectuelle.

L'exemple porte-étendard est Wikipédia, fondée en janvier 2001, est déjà le site de presque un *million* et demi d'articles en anglais, avec environ 1 500 de plus par jour. En comparaison, la version la plus complète de l'encyclopédie Britannica ne contient que 120 000 articles.

Ce qui est le plus surprenant, c'est que Wikipédia réalise tout cela avec un budget d'environ 1,3 million de dollars, dont les deux tiers couvrent les frais du matériel informatique et de l'hébergement, ce qui laisse moins de 500 000 \$ pour payer les cinq employés et tout le reste !⁴ Comment cela est-il possible ? Avec mes excuses à ceux qui sont déjà au courant, voici ce qui se passe.

Pour commencer, les articles sont rédigés et re-rédigés par des bénévoles. Le site comprend un logiciel appelé « wiki » qui permet à tout usager utilisant un navigateur de modifier presque tous les articles en appuyant sur une touche. Dans la culture égalitaire des wikipédiens, les experts et les cancrs sont pareillement bienvenus. Plus de 100 000 personnes ont collaboré à la version anglaise à ce jour. Le nombre cumulatif de révisions est d'environ quatre-vingt-dix millions, soit quelques 100 000 par jour.

La politique principale de la rédaction est que les articles présentent un *point de vue neutre*. Ce n'est donc pas un site pour excentriques ou propagandistes. On ne tolère pas le vandalisme délibéré et on le corrige d'ordinaire très rapidement. Dans un numéro récent du *Chronicle of Higher Education* (27 octobre 2006), Brock Read raconte l'histoire d'Alexander Halavais, un professeur de communications de la *State University of New York* à Buffalo, qui a délibérément inséré des erreurs (souvent très obscures) dans treize articles de Wikipédia. En moins de trois heures, toutes les erreurs ont été corrigées. Bien sûr, il y a eu de nombreux autres cas où de fausses informations, dont certaines ont malicieusement porté atteinte à la réputation de personnes, sont demeurées pendant des mois. Mais en général, les articles les plus intéressants de Wikipédia (les plus visités) sont rapidement déclassés de toute trace de vandalisme.

Néanmoins, le mode de création de Wikipédia ressemble étrangement à celui de « singes avec des machines à écrire ». De fait, ce n'est pas le cas. Dans un face-à-face très médiatisé avec Britannica que la



revue *Nature* a rapporté en décembre dernier, des examinateurs experts ont conclu qu'en général les articles de Wikipédia comprenaient « seulement » un tiers d'inexactitudes de plus que les équivalents de Britannica. Plus pertinent encore, on n'a trouvé que huit erreurs graves dans l'échantillon de 42 articles, le même nombre (quatre) étant attribué à chaque source.⁵

Comme j'ai lu le texte complet du débat entre *Nature* et Britannica concernant la méthode de comparaison, j'admets bon nombre des objections de Britannica, mais je conclus quand même que l'essence des conclusions de *Nature* est juste. Wikipédia est étonnement satisfaisante, surtout à cinq ans, et Britannica, dont les recherches sont exhaustives, contient tout de même un nombre important d'inexactitudes. Voilà pour la présomption d'infaillibilité des experts.

Bien sûr le résultat net est qu'en dépit de tout doute concernant sa fiabilité, Wikipédia roule à vive allure. Elle est parmi les vingt sites web les plus visités : jusqu'à 14 000 appels de fichier par secondes. Nous devons essayer de comprendre pourquoi.

De toute évidence, le fait d'être instantanément accessible, *gratuit* et sans publicité est un avantage certain. Cependant, la vraie force de Wikipédia est le fait qu'elle est en harmonie parfaite avec la culture du web qui reflète les attitudes d'aujourd'hui et, encore plus, celles de demain. Wikipédia est également synchrone avec la mondialisation : des articles en 200 langues, souvent originaux et pas simplement traduits. Et Wikipédia, comme Google, les blogues et logiciels libres, fonctionne en harmonie avec le *rythme* du web incorporant continuellement de nouvelles informations 24 heures sur 24, 7 jours sur sept.

Par exemple, l'été dernier, un article du *New Yorker* au sujet de Wikipédia rapporte que l'article sur le « conflit israélo-libanais de 2006 » a été créé six heures à peine après l'enlèvement de deux soldats israéliens par le Hezbollah. Et l'article a été révisé quatre mille fois au cours des deux semaines suivantes.⁶

Cette caractéristique dynamique en temps réel de Wikipédia est très importante et fait partie d'un contexte bien plus grand. Je ne vous fais qu'un résumé. La « demi-vie » de l'information *active* — celle que nous utilisons pour effectuer notre travail et vivre notre vie — est de plus en plus courte, principalement à cause du taux de production de l'information. Il y a de plus en plus d'information à traiter, mais le même nombre d'heures par jour et la même capacité intellectuelle pour ce faire. Alors, on ne fait que « feuilleter », ou avaler tout rond, pour passer à autre chose.

Cette demi-vie diminue aussi à cause de la nature même de la technologie électronique qui permet facilement la réécriture. Nous devenons tous dépendants de la touche « rafraîchir ». On révisé continuellement des documents de toutes sortes — notamment, d'après mon expérience, dans les entreprises et les services gouvernementaux — jusqu'à ce qu'ils soient obsolètes. Et comme la durée de validité d'un produit d'information est de plus en plus courte, qu'il s'agisse d'un courriel ou d'un exposé de position, les principes fondamentaux d'économie exigent que l'on dépense moins de temps et d'argent à sa création. On n'a tout simplement pas les moyens de passer du temps pour perfectionner quelque chose à laquelle les gens n'accorderont pas le temps qu'il faut pour y réfléchir et qui, de toute façon, sera bientôt remplacée. Alors, nous le bâclons et l'expédions. Les puces omniprésentes dans les présentations PowerPoint en sont un exemple pertinent.

Il en résulte l'abêtissement des communications écrites. On peut, comme moi, le décrier, mais cela reflète probablement un compromis nécessaire à la faveur d'une assimilation plus facile et plus rapide, au prix, malheureusement, de la rigueur et des nuances.

Cela a des répercussions importantes sur ce qui est « assez bien » lorsqu'il s'agit des informations qui font autorité. Naturellement, l'exactitude absolue est toujours essentielle lorsque des vies, des fortunes ou des



décisions cruciales en dépendent. Mais pour tout le reste, le compromis est d'aller plus vite plutôt que plus profondément.

Dans un tel contexte, les systèmes de production par les pairs comme Wikipédia excellent. Pourtant, les défenseurs du système prétendent bien plus et croient qu'il peut être plus rapide *et* plus profond. Si on considère le vieil adage qui dit que deux têtes valent mieux qu'une, ils ont peut-être raison, d'autant plus que des milliers ou des millions de têtes valent encore mieux. Et il n'y a pas de doute que les foules ont une certaine sagesse, comme le prouve James Surowiecki dans son amusant livre intitulé *The Wisdom of Crowds (La sagesse des foules)*. Nous pouvons néanmoins mettre en doute cette proposition et nous demander dans quelle circonstance l'autorité d'un seul expert serait plus fiable.

Pour les sujets où l'intuition subtile et le jugement esthétique sont essentiels (de nombreux domaines des lettres et des sciences sociales), les travaux d'un seul esprit *intégratif* et bien préparé dépassent de loin la combinaison homogénéisée de nombreux collaborateurs. Et dans les nombreux cas où l'expertise pertinente est rare et hautement spécialisée, la « foule » a peu de chances d'être assez éclairée. Donc, il y aura toujours une place privilégiée pour l'expertise au sens traditionnel. C'est même ce qui a mené Larry Sanger, cofondateur de Wikipédia, à quitter sa création par désespoir face à l'hostilité envers l'autorité de l'expertise qui prévaut dans la culture wikipédienne.⁷

Sanger crée actuellement une nouvelle autorité en ligne, avec un nom plutôt maladroit de « Citizendium », qui se servira d'« experts » pour polir les articles soumis par des bénévoles « amateurs » du type Wikipédia. Nous devons rester à l'écoute parce que le casse-tête que les Larry Sanger de ce monde cherchent à résoudre est d'*évaluer* et d'*intégrer* des méthodes extrêmement différentes pour établir l'autorité intellectuelle allant de la « vérité » fluide et déterminée en collaboration de Wikipédia et de ses semblables, aux mémoires intemporels de génies solitaires.

Je crains que Citizendium n'ait du mal à créer un hybride viable des cultures d'expertise et de Wikipédia, car elles représentent des conceptions sociales radicalement différentes du savoir et de la légitimité intellectuelle. Le bénévolat sans titre de compétences qui est l'essence même de Wikipédia et d'autres formes de production par les pairs me semble intrinsèquement inconciliable à un système qui se fie à la surveillance d'experts, même si on s'entendait sur les personnes qualifiées « expertes ».

C'est Clay Shirky qui, dans son blogue du 18 septembre 2006, décrit fort bien la dichotomie en soulignant, avec raison, je crois, que l'enjeu philosophique est la *déférence*. Il écrit : « Citizendium est censé améliorer Wikipédia en y ajoutant un mécanisme de déférence [à des réviseurs experts]. Pourtant, Wikipédia a déjà un mécanisme de déférence : c'est la survie des révisions. » Shirky conclut : « je crois que le succès de Wikipédia illustre un changement de la nature de l'autorité, soit le passage de la confiance accordée aux *garanties* offertes par les institutions à celle des *probabilités* créées par les processus. »⁸

Conclusions

Malgré la croissance remarquable de Wikipédia et d'autres formes de production en ligne par les pairs, la concurrence entre les différentes sources d'autorité intellectuelle ne se fait pas jusqu'à la mort du plus faible. On devrait plutôt voir l'infosphère comme un écosystème où différentes « espèces » ont leur niche particulière. Par exemple, les recherches sur Google donnent un nombre phénoménal de résultats, mais la pertinence n'est pas encore très sophistiquée. Les blogues nous donnent une lecture de ce qui est « hot » à l'instant même. Wikipédia offre une première « coupe » à des informations bien organisées assorties d'un



solide ensemble d'hyperliens pertinents. Et si la fiabilité est un objectif essentiel, on peut toujours se tourner vers les revues révisées en profondeur et les documents originels.

Il n'y aura donc jamais un seul site pour répondre à tous les besoins : une évidence trop souvent ignorée par les partisans d'une source ou d'une autre. La tâche nécessaire est *d'éduquer* les utilisateurs de l'information — et nous en sommes tous — à savoir choisir ce qui convient à différents buts. De plus en plus, l'information, et le savoir qui en découle, sont l'élément vital de notre économie et de notre culture. Nous devons donc en devenir des consommateurs avertis.

Il y aura toujours de la place pour l'expertise dans le sens traditionnel d'individu ou d'institution formellement reconnu. Mais il m'apparaît clair que la place de l'expertise traditionnelle prendra de moins en moins de place au profit des formes d'autorité intellectuelle plus démocratiques et déterminées par la collaboration que la technologie d'internet a rendue possible et que le déclin du respect pour la hiérarchie a rendue nécessaire.

Nous pouvons nous attendre à ce que dans le premier enthousiasme de leurs adeptes, les nouvelles techniques de production par les pairs dépassent les bornes en cherchant à établir leurs limites ultimes. Mais j'ai confiance que le processus apprendra à s'autocorriger. En fin de compte, le web social, l'université, le savant et les médias de masse sont destinés à être complémentaires et à cohabiter dans l'infosphère. Cependant, la métaphore de l'écosystème nous rappelle que l'infosphère ne sera jamais statique. Les espèces qui l'habitent vont continuer à se concurrencer et à évoluer. Certaines, comme Wikipédia et ses semblables coloniseront de plus en plus de territoire, d'autres se retireront dans des niches parfaitement à leur mesure ; tous s'adaptant au milieu culturel et technologique.

Mon argument aujourd'hui est que le milieu culturel et technologique de l'infosphère a profondément changé, et avec lui la nature de l'autorité intellectuelle et les défis présentés à ceux d'entre nous qui en sommes les conservateurs. L'écologie du savoir est en plein mouvement.

Notes

¹ Voir le site web du Conseil www.sciencepourlepublic.ca

² Neil Nevitte, *The Decline of Deference: Canadian Value Change in a Cross-National Perspective*, Broadview Press, 1996.

³ Conférence de Mitch Kapor à l'Université de Californie à Berkeley, 9 novembre 2005. Kapor déclare : « L'importance soudaine et inattendue de Wikipédia... représente une nouvelle modalité radicale de création de contenu par des collaborations largement partagées. Au cours de cette conférence..., je vais examiner les possibilités fascinantes d'application de ces méthodes à un large éventail de travaux intellectuels. » (www.sims.berkeley.edu/about/events/dls11092005)

⁴ Cité dans l'article sur Wikipédia dans Wikipédia. On rapporte qu'au quatrième trimestre de 2005, les coûts s'élevaient à 321 000 \$ (1,3 million de dollars au taux annuel), dont presque 60 % pour le matériel informatique.

⁵ "Internet Encyclopedias go head to head," *Nature* 438, 15 décembre 2005.



⁶ Stacy Schiff, "Know It All," *The New Yorker*, 31 juillet 2006.

⁷ Larry Sanger, "Why Wikipedia Must Jettison its Anti-elitism," www.Kuro5hin.org, 31 décembre 2004.

⁸ Clay Shirky, "Many 2 Many - A Group Weblog on Social Software," 18 septembre 2006.